

Delphine Bretesché

par Alexandrine Dhainaut

Lauréats de la commande publique de l'extension de la ligne 2 du tramway du Mans, Delphine Bretesché, artiste performeuse, et Martin Gracineau, compositeur et ingénieur du son, ont livré une œuvre dématérialisée, vocale et sonore, qui vient habiter le quotidien des usagers. Un projet de commande par et pour le public, inauguré en avril 2016, dont Delphine Bretesché livre la genèse.



ALEXANDRINE DHAINAUT Avec Martin Gracineau, vous avez remporté l'appel à projet lancé par la ville du Mans, pour créer le design sonore de nouveaux arrêts et rames du tramway de la ligne 2. Quelles ont été les qualités qui ont retenu l'attention du comité de sélection ?

DELPHINE BRETESCHÉ Un des critères qui nous a valu d'être sélectionnés, c'était notre façon d'appréhender la commande publique : s'investir sur le territoire, connaître ce territoire et ses habitants. Nous avons proposé la forme d'une résidence de trois mois sur le Mans. La volonté de construire une œuvre qui ne soit pas hors-sol mais qui naisse de cet ancrage-là, a fortement intéressé le comité de sélection. Pour un tramway, on va parler d'un « public captif » : on entre dans le tramway, on est obligé d'entendre l'œuvre sonore. Le directeur de la SETRAM¹ nous avait d'ailleurs dit : « c'est vous qui créez l'œuvre mais c'est nous qui allons vivre avec ». Nous avons présenté une forme performée de notre projet et pas un power point. Nous n'avons pas fait écouter de sons non plus. Un croquis sonore, ça n'existe pas ! On a juste présenté notre protocole, à savoir cinq *Song-Lines* : cinq voix différentes par arrêts,

Tramway en approche de son terminus. Chaque terminus et sept stations sont sonifiés alternant créations sonores et silences, diffusés de manière aléatoire.

Photo : Camille Hervouet.

ce qui voulait dire 250 personnes à enregistrer, et donc habiter sur place. Il ne s'agissait pas de mettre en position de casting les 250 voix que nous cherchions mais d'aller à la rencontre des gens. Toutes ces voix allaient également alimenter un site internet qui fait partie intégrante de l'œuvre, autre point qui a plu au comité.

AD Vous avez divisé les composantes de votre projet en deux « silos » (*Silo des voix* pour les enregistrements des arrêts, consignes et annonces du tramway, et témoignages des participants ; et *Silo des matières* pour les créations sonores, obtenues notamment à partir de bruits bruts du quotidien enregistrés sur place). Pourquoi avoir choisi ce terme pour désigner vos banques de sons ?

DB Parce que « banque » nous paraissait un terme trop économique et brutal. Le silo correspondait mieux à cette image de récolte, du recueil.

AD Enregistrer 250 voix, c'est énorme ! J'imagine qu'il y a eu plusieurs prises ? Sur combien de temps cela s'est-il étalé ?

DB Ah oui, ça a été énorme ! C'est facile d'en parler après, autour d'un petit thé et avec un catalogue édité ! Mais il y a eu trois mois de récolte sur place. Nous avons un protocole d'enregistrement : on demandait aux participants de choisir trois arrêts et de nous expliquer la raison de ce choix. Nous avons donc 250 pratiques du territoire liées au tramway sur le site internet.

AD Comment avez-vous procédé pour sélectionner les voix ?

DB De retour au studio, nous avons classé toutes les voix par arrêt : il y a, comme je le disais, cinq voix différentes par arrêt. Nous les avons classées du plus grave au plus aigu et inversement. On s'est servi du *Silo des voix* comme d'une palette. On a éliminé celles qui n'allaient pas en matière de prononciation, je pense à une jeune Russe qui disait (*imitant l'accent russe*) : « Plochaine alêt : Gale », mais qui se retrouve dans le *Silo des voix*. D'arrêt en arrêt, on allait du plus aigu au plus grave. C'était aussi une façon de les faire chanter les unes avec les autres.

AD D'où l'utilisation du mot *song* dans le titre.

DB Oui, c'est cette idée de résonance des tessitures. C'est quelque chose de très construit.

AD Ce choix de gradation de tessiture était-il une solution de facilité au montage ?

DB Au contraire. On aurait pu mettre en aléatoire mais ça aurait été beaucoup trop simple !

AD Cela ne vous a pas rendue « zinzin » d'écouter les rushes de 250 personnes pour choisir la bonne prise ?

DB La question, c'est : « l'étais-je au départ pour entrer dans ce projet ?! » (*Rires*). L'idée de base était qu'il n'y ait que des voix dans le tramway, et pas de sonal² (jingle ou musique). Le sonal, dans notre projet, c'est une voix qui dit « prochain arrêt ». C'est ça qui vous fait dresser l'oreille.

AD Quelles étaient les motivations des participants ? Que vous disaient-ils ?

DB Il y a eu de vraies déclarations d'amour au tramway. Nous avons eu la chance que la SETRAM offre quinze jours d'affichage : « Donnez votre voix au tramway ». Les gens ne savaient pas au départ qu'il s'agissait d'une œuvre mais, une fois inscrits, on leur expliquait le protocole et ils comprenaient vite la démarche artistique qui n'est pas si complexe que ça. La première motivation était d'être entendu par ses enfants mais aussi celle du don. Nous les appelions d'ailleurs des « donateurs de voix ».

AD Vous avez enregistré dans différents endroits, vous cherchiez des typologies de voix différentes ?

DB Le studio mobile d'enregistrement a permis d'aller en foyer de jeunes travailleurs, en maison pour tous, en maison de retraite, dans des écoles, des collèges... Si nous avions fait ça dans les studios de France bleue, nous n'aurions pas du tout touché le même public. Il y avait beaucoup de trac mais nous avons très peu de matériel, c'était donc moins intimidant, ce qui nous a permis de toucher des gens très variés, d'avoir une diversité de voix en effet.

AD Pour ce projet, vous parlez de l'influence de la cartographie orale de la culture aborigène australienne³. D'où vous vient cette référence ?

DB Ça vient du livre de Bruce Chatwin⁴ qui s'appelle *The Songlines* et d'une exposition sur l'art aborigène que j'avais vue à Montpellier. Lorsqu'on a commencé à réfléchir sur le projet avec Martin Gracineau, je trouvais formidable d'appliquer cette idée de pouvoir nommer le territoire et, qu'en le nommant il existe, cette idée de cartographie transmise oralement. Il est intéressant de voir de quelle façon, par la voix, par le mot prononcé, on va évoquer un territoire.

AD Les participants ont choisi la station dont ils allaient prononcer le nom mais devaient aussi justifier leur choix. Est-ce qu'il y a eu des stations plus prisées que d'autres ?

DB On aurait pu s'attendre à ce que « Gare » ou « République » soient les stations les plus citées mais ça a été « Théodore Monod », c'est très étonnant. L'attachement à un territoire ou à un arrêt, c'est plein de choses. J'appréhendais un peu les réponses données par les participants concernant leur choix : « bah, parce que j'habite à côté »... Mais ils nous ont appris des choses : ce qui justifiait leur choix c'était soit le nom en lui-même, soit ce qui existait à cet endroit-là avant l'arrivée du tramway, etc. Mais même si les participants ne connaissaient pas les nouvelles stations, nous avons recueilli le nombre de voix pour chacune. Les nouveaux arrêts de l'extension de la ligne véhiculaient l'idée de la greffe.

Ci-dessous

28 lieux du Mans ont été visités pour l'enregistrement des matières sonores, maillant le territoire sur un large périmètre.
Photo : Camille Hervouet.

1 Nom du réseau des transports urbains de Le Mans Métropole.

2 Le sonal est un thème musical accompagnant ou précédant un message publicitaire ou une annonce dans les transports en commun.



3 Les *songlines* sont des « pistes chantées ». Dans la tradition aborigène, chaque chant sacré est à la fois la description très détaillée d'un chemin pour le voyage à pied et un récit mythique qui raconte la création d'une part du monde. Pour se diriger dans une région qu'il ne connaît pas, un homme n'aurait qu'à chanter le chant qui lui correspond et celui-ci, en relatant l'histoire de sa création, lui décrirait tous les détails du paysage qu'il traverse, au rythme de la marche.

4 Dans cet ouvrage paru en 1987, Bruce Chatwin, globe-trotter, romancier et journaliste britannique, décrit son voyage en Australie, qui avait pour but d'étudier le chant aborigène et ses connections avec le déplacement nomade.

On parle de nouvelle branche qui se greffe, comment est-elle irriguée ? Elle est poétiquement irriguée par les voix du territoire.

AD Il y a des intonations très drôles qui identifient la personnalité qui se cache derrière, qui incarnent davantage que d'autres qui, au contraire, reproduisent naturellement les voix préenregistrées des transports en commun. Vous n'avez pas essayé de calmer certaines ardeurs ou, à l'inverse, d'encourager le lâcher-prise chez d'autres ?

DB La phrase qui revenait sans cesse, c'était : « Comment je le dis ? ». Ils avaient le micro, ils avaient le trac. Je leur disais : « Comment aimeriez-vous l'entendre ? Imaginez que vous êtes en train de parler aux gens dans le tramway ». Toutes ces phrases ont été adressées aux personnes qui allaient les écouter, ils ont vraiment

offert leurs voix. C'est une œuvre pérenne, qui sera encore là dans cinq, dix ans...

AD Avez-vous donné des conseils pratiques pour placer la voix, articuler ?

DB Des verres d'eau quand il y avait le trac ! C'était plutôt un travail d'accompagnement pour faire redescendre la pression. Le rapport au corps par la performance, par mon travail autour de l'oralité, c'est aussi de sentir si la personne a besoin que je sois juste à côté d'elle ou, au contraire, plutôt à cinq mètres... D'autres demandaient à tester différentes façons de dire et je les encourageais. Mais les voix qui reprennent celle du tram, cette voix d'ordinateur qui a une sorte d'intonation, le TTS, *Text To Speech*, ça n'était pas par manque d'imagination. On peut se dire « c'est pas marrant, ça reproduit » mais au contraire, cette voix est en quelque sorte réincarnée par une voix humaine. C'est comme une variation de jazz.

AD Habituellement, c'est vous qui performez, comment avez-vous vécu ce décentrement et le fait de ne pas maîtriser le contenu de ce qui était énoncé ?

DB Travailler avec la matière sonore des autres, c'est ça qui était formidable ! On sortait complètement vannés des enregistrements

parce qu'il y avait une densité humaine dans ces moments-là, nourrissante au possible.

AD Dans les stations, vous diffusez le *Silo des matières*, à partir de sons prélevés du quotidien. Combien en avez-vous recensé ? Est-ce qu'il y a des catégories ?

DB Il y en a plus d'une centaine je crois. Il y a sept arrêts et quatre terminaux sonifiés par haut-parleurs. Il y a des créations sonores, des compositions à partir des voix des habitants et des sons bruts. Nous ne voulions pas faire de bande-son par arrêt. Nous avons mis une quarantaine de créations et le double ou le triple de silences de durées variables, en mode aléatoire. Vous pouvez attendre le tram pendant deux ou trois minutes pendant lesquelles il n'y a rien. Et puis vous pouvez avoir plusieurs créations. Le son n'est pas intrusif, vous pouvez l'entendre ou pas. Cette attention à se fondre provoque une réaction. Lorsque vous entendez une création puis un silence, que faites-vous ? Puisque vous étiez attentifs à la création sonore, vous ne coupez pas vos oreilles d'un coup. Vous devenez attentif aux sons et aux bruits ambiants.

AD Est-ce que vous avez observé le moment même où les gens les perçoivent ?

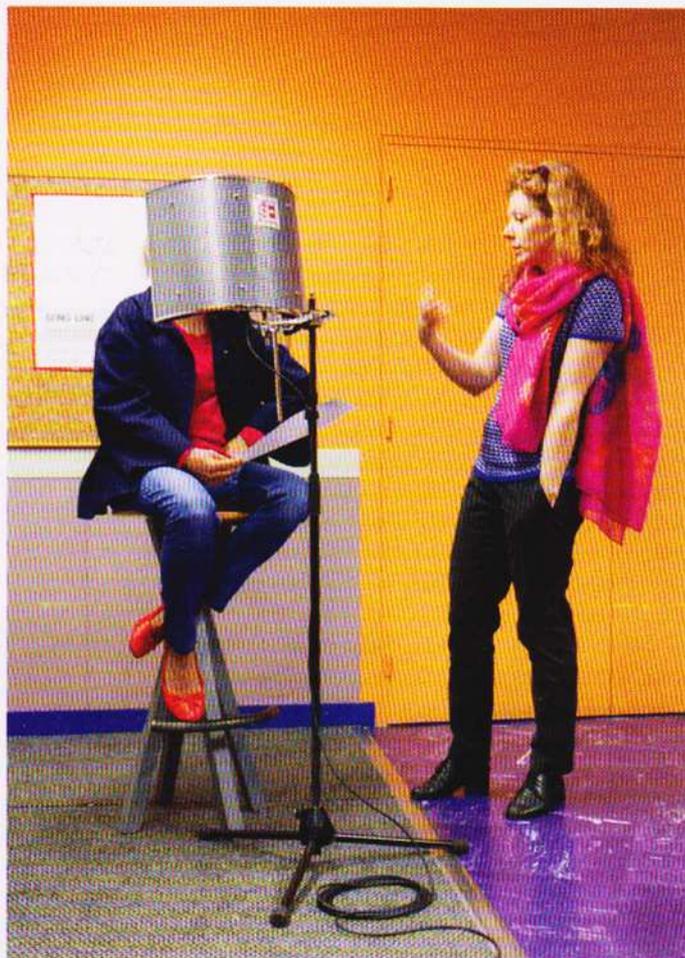
DB Oui. À l'arrêt « Gare », nous avons mis bout à bout le mot « gare ». Ça donnait : *(imitant tous les accents et les intonations)* « gare/gâre/gale/gole... ». Et là, il y a un gamin à la fin de la séquence qui se met à crier : « Gaaaaaaaare ! » *(Rires)*.

AD Et quelles étaient les réactions des gens dans les rames ?

DB Le bouche à oreille, la communication autour de la commande, ont fait que l'on a souvent entendu des gens dire : « mais si, tu sais, les enregistrements de voix... ». Et puis, il y a certaines voix qui font sourire, par leur accent, leur intonation... On a eu la chance que la SETRAM accepte qu'il n'y ait plus du tout de voix TTF dans le tram. Par conséquent, nous avons aussi des enregistrements de consignes ou d'annonces. On a une voix très grave de fumeur, qui rappelle qu'il est interdit de fumer dans le tram, ou des voix qui font sourire, comme celle d'un gamin ou d'une personne qui souriait elle-même en enregistrant. Il y a aussi la voix d'un homme à l'accent sarthois que nous sommes allés enregistrer dans sa ferme. Ça donne : *(imitant l'accent)* « Plochaine alêt : Haute Venelle, Clinique dou Plé » *(Rires)*. C'est un peu la mascotte du tram ! L'idée du transport en commun, de bien commun et d'être ensemble, c'est une notion politique essentielle aujourd'hui.

AD À travers le *Silo des matières*, c'est davantage la fiction que vous avez voulu travailler à partir de sons donnés ? Ou au contraire, quelque chose de plus documentaire ?

DB Non, ça n'était pas particulièrement documentaire. Il s'agissait de donner un rythme à travers les créations sonores. Nous avons mixé des sons de patinoire avec le rebond d'un ballon de basket par exemple. Et puis certains sons disent plutôt quelque chose de notre projet. J'ai tenu à ce qu'il y ait le son de la valise qui nous a accompagnés pendant tout le projet sur différents



Delphine Bretesché avec une donneuse de voix à la Maison pour Tous. 250 personnes ont participé, enregistrées dans le *Silo des voix* sur le site www.songline-lemans.fr. Photo : Camille Hervouet.

sols. C'est un signe, sinon une signature qui raconte ce passage-là sur ce territoire.

AD Dans cette même notion d'archives, qui a eu l'idée de la série de photos qui accompagne le projet où l'on voit les participants assis derrière les énormes micros-masques, si bien qu'ils en deviennent mi-hommes, mi-machines ? Ça donne quelque chose de très surréaliste.

DB J'ai commencé par une photo où le visage disparaissait, pour conserver l'anonymat. Mais que restait-il ? Le corps ! On a les vêtements, les couleurs, mais aussi la tenue sur la chaise. Et cette idée du corps, de chorégraphie derrière le micro, me parlait beaucoup.

AD Vous avez une pratique plutôt de lecture performée qu'on n'associerait pas forcément avec l'idée qu'on se fait des attentes d'une commande publique, plus souvent orientée sculpture ou mobilier urbain. Même si l'appel concernait ici une création sonore, en quoi pouvait-il vous intéresser ?

DB Aujourd'hui, la lecture performée investit beaucoup de champs. L'intérêt de cette commande publique était le rapport au territoire et à ceux qui l'habitent et le pratiquent. Dans mon travail, notamment lorsque je suis en résidence, j'étudie sur moi le passage de l'inconnu au connu. Au départ, vous ne connaissez personne, vous vous perdez, vous ne pouvez pas parler en même temps que vous marchez pour rentrer chez vous, et puis, d'un coup, vous avez vos repères. Pour cette commande, le fait qu'il n'y ait que cinq voix par arrêt permettra de s'habituer très vite, et de pouvoir recommencer à bouquiner. Ça va « faire



corps avec». Je trouvais intéressante la façon dont on rentrait dans un territoire et la manière dont l'œuvre allait pouvoir disparaître.

L'intégralité de l'œuvre de Delphine Bretesché et Martin Gracineau est audible sur www.songline-lemans.fr

Delphine Bretesché tient à remercier pour leur accompagnement et leur soutien Claire Nédellec de la DRAC Pays de Loire, Didier Larnac de l'ESBA - TALM, et Jérôme Fihey de Crabe fantôme. www.delphinebretesche.fr

Song-Line, Sonification du tramway du Mans.

Auteurs : Delphine Bretesché, Martin Gracineau, Virginie Pringuet, Miguel Mazeri, Elena Biserna, Camille Hervouet. Éditions ESBA-TALM, diffusion R-Diffusion, 2016, 13€.

Ci-dessus Annonces des arrêts, informations aux voyageurs sont prises en charge par les voix des habitants. 5 versions pour chaque arrêt offrent variété et appropriation, l'œuvre se fonde dans le quotidien des usagers. Photo : Camille Hervouet.

Ci-dessous À l'inauguration de la deuxième ligne de tramway, la Setram le Mans Métropole avec le Ministère de la culture, la Drac des Pays de Loire mettent en œuvre le dispositif de commande publique, adossée à une école supérieure des beaux-arts ESBA-TALM site du Mans. Cet adossement est une première sur le plan national. Photo : Camille Hervouet.

